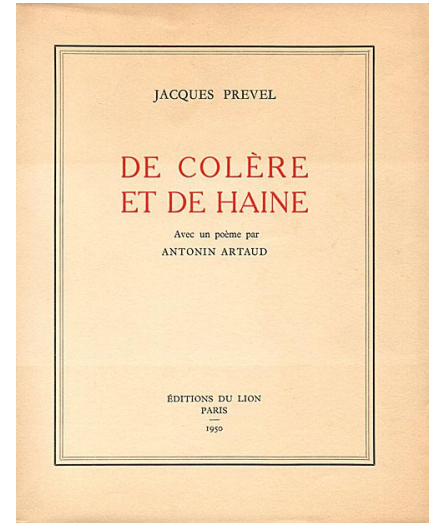


FIRE & FORGET / POÉSIE - TRACT 4 À MÊME LE RITE DE LA DÉVORATION DU SOLEIL NOIR...

Extrait de :
JACQUES PREVEL
Poète mortel

Une poésie découpée comme une île sur le néant. Poèmes des cafés, des nuits, des marches et de cette trituration à la veilleuse où le poète obtenait, à force d'une espèce de gel pathétique formé autour de lui, les phrases foudroyantes qui remuaient sa fosse comme un signe invincible dans le trou. Toujours le dessin crispé d'une pointe filante et d'un éclat arraché aux ruminations de l'égaré total. Éreintement, hébétude, exténuation, enragement, mais surtout confiance en cette torture qui lui servait de gouvernail. Une à une, Prevel s'est laissé brisé toutes les prises : les imaginaires, les concrètes, les hallucinées, et n'a plus jamais lâché cette courbature de mourant qui désaffectait son monde. D'horizons pilonnés en réduction à rien d'un point de départ à écrire, il tailla le recommencement à vide, l'échauffement à blanc d'une insurrection ex-nihilo. Prevel ne posséda jamais la matière abondante d'un sujet, l'espace géant d'une navigation imaginaire ou quelque immensité réservée pour y former l'équipage d'une expédition au long cours. Le sujet d'un poème, pour Prevel, c'était encore une forme de marchandise entachée, réquisitionnée par une caste. Alors pas de sujet mais leur noir de cuve. Suivre Artaud, c'était l'assurance d'achever le paysage, de raser l'inventaire, d'en finir avec l'état cimenté des hommes entre eux et leurs trucages d'hospitalité. Le monde de Prevel fut donc celui des saillies, des coupes rases, des élancements et des plans de choc qui donnent à ses poèmes leur ossature transparente, leur aspect chevaux de frise du néant. On voit encore passer des têtes, des êtres, des noms, des visages et la rue, mais éclairés par le tranchoir lumineux d'un monde terrestre englouti, redécouvert après des millénaires. Les copeaux de visions virevoltantes ne mettent en jeu et en scène qu'une seule rixe : celle des passions cardinales et leur échec de fusion. A défaut d'y puiser la victoire massive où vivre ferait de chaque homme le hurlement infini d'un soleil, Prevel tire de ces instantanés de chaos des violences modelées, des gerbes d'explosion sculptées comme une

BREAKING NEWS / SIGNALEMENTS



« Je veux dire que votre poésie est sous la terre. La terre de plusieurs catastrophes entassées, et qu'après avoir tant souffert et senti l'infini d'effroi se déchirer votre visage, votre cœur est sur le point de sauter devant le dernier, toujours si ironiquement et dérisoirement le dernier supplice qui vous est préparé, encore souffrir quand je ne me sens né que pour cela c'est ce que toute la conscience profère.

Or qui le profèrent le plus fort, sont ceux qui ne souffrent pas même cet embryon de supplice, même cet art qui poursuit sans cesse l'existence de Jacques Prevel. »

Antonin Artaud.

*« Ils avaient construit une éternité visible
Suspendue à flanc de montagne
Et brûlée par un soleil comme des pointes
enfoncées
Dans le sommeil et burinées
À l'état de veille dans leur marche à
l'étape du désert
Sable rouge et verdâtre étendue illimitée
de steppe
Ossements et cadavres durcis
Chemins propice à la mort
Définitifs et sans objet
Où la nuit s'écartait comme une clarté
sur la nudité
D'une possession secrète
Lèvres serrées poitrine douce et osseuse
Et ces bras fragiles comme des tiges de
fleurs
Cuisses et sexes entremêlés dans l'extase
Et la consolation de l'étape sans pain et
sans sommeil
Communion à jamais du refus »*

Jacques Prevel, incipit du livre *DE COLÈRE ET DE HAINE* avec un poème par Antonin Artaud aux Éditions du Lion.

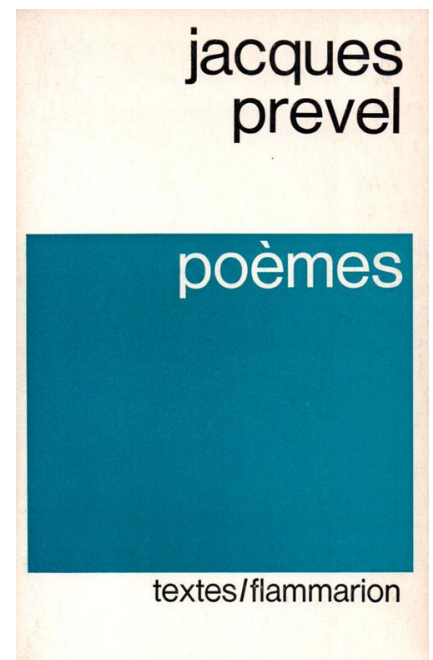
collection des tirs perdus les plus chers. Émincer la douleur aérodynamique de la fusée humaine et lui tailler sa rampe de mise à feu. De coupes brutales en phrases sans suite suspendues dans le vide, des polyèdres de lumière et de feu tracent à grands traits les radiographies d'une douleur qui ne reste pas à flamber dans son mal, mais avance, rassemble ses pointes, ses outils de ruine, pour commencer à prendre figure, trouver sa face de guerre peinte et la brandir à la fin, toute puissante, auréolée d'affres déchus.

*Tu m'as frappé et mon sang a dessiné ton visage
Je t'ai frappé et ton sang a dessiné mon visage.*

Poèmes mortels

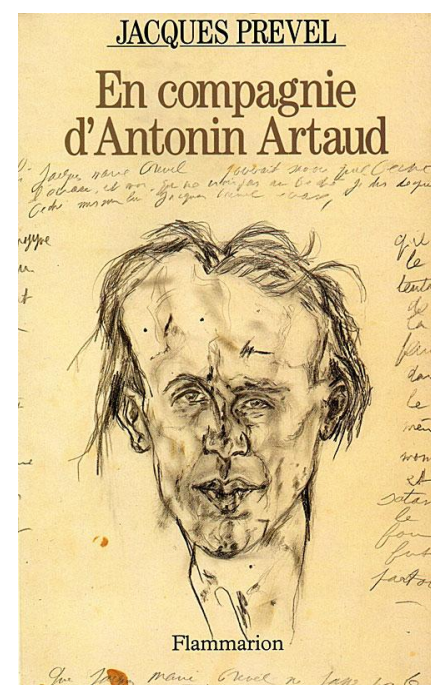
L'échiquier branlant de la reconnaissance n'est pour rien dans l'éclipse de l'œuvre. Le poème tient à son milieu. On n'y braquera pas de lumière vive sans l'effacer ou émousser ses pointes. Les ombrages de Prevel, sa vie et ses textes pris dans la même chape, révèlent un milieu inséparable de sa guérilla. La douleur illuminée de Prevel ne donnera pas sa plaie, ni la clé calmée, refroidie, d'un royaume visitable à rebours dont le danger, la perte, la chute et le mérite sans nom qui les embroche auraient, sur le dos d'un homme, préparé le terrain. Le prix du sang ne prépare pas l'impossible tourisme d'un royaume coagulé. Moins que personne Prevel n'aura fourbi un mystère, une fumée ou tout autre cuisine sorcière. Du tombeau de pierre dont il se sentait l'emmuré vivant, Prevel fit sauter la carrière, la grandeur vagabonde de failles et nervures isolées comme des retours à la vie enfourchés par ses poèmes.

Jacques Prevel ne se détournera jamais d'un lot de légendes pauvres remontées à la surface des déserts quotidiens, coulisses préparatoires du poème où les terres d'effroi sont les pistes fumantes de l'apparition. Plus de vents et de tempêtes mais un pétrin d'heures cruciales, le vrac déchiré d'une débâcle de gestes où l'homme poète s'avance en maître de sa souffrance quand vivre n'est plus qu'une herse braquée en aveugle, un soulèvement en batterie des meurtrissures, et comme l'expulsion en dents de scie du révolté de soi-même. Jamais il ne trouvera à Paris la tendresse abyssale, l'amour atmosphérique qui l'avaient tôt imprégné, au temps du Havre, d'une



« Jacques Prevel, né le 21 juillet 1915 à Bolbec (Seine-Maritime), mourut de tuberculose au sanatorium de Sainte-Feyre (Creuse), le 27 mai 1951. Petit employé de mairie au Havre, il vint à Paris au début de la guerre et y connut l'isolement et la misère, car il renonça bientôt à toute « situation » pour vivre et faire vivre sa poésie. La rencontre, en 1946, d'Antonin Artaud fut son illumination. Il ne trouva jamais d'éditeur et dut publier à ses frais ses trois recueils de poèmes. Cette incompréhension semble avoir contribué à son épuisement, finalement désespéré. »

Quatrième de couverture du livre **POÈMES** de Jacques Prevel avec une introduction : **L'INGRÉDIENT PERSONNEL** de Bernard Noël aux **Éditions Flammarion.**



bruite d'extase. La ville, ses murs, ses parois, ses heurts, vira pour Prevel à l'enrochement généralisée de Paris. D'errances interminables en déambulations sans fin, l'aberrant zigzag et chemin de ronde aboutit à cette course dans le vide où les buts et les destinations dissoutes ont fait de la marche une manière de tapisser les deux rives d'un trajet abruti. Prevel a épaissi et fermé les trous de la muraille au ressac de son délire piéton et c'est dans ce bloc urbain, réduit à son défilé minéral, qu'il taillera en Baudelaire à venir, en fils atomisé de Baudelaire, les feux croisés de son absolu, par une série de criblures éclatées des « tableaux parisiens », traçant comme personne les forces géantes de la ville et le sillage pulvérisé de la passante. Il était ce bras collecteur de bouquets traumatiques fagotés à mains saignantes face aux plaines d'un ramassage trop immense. Jonchées et blocs, matière perdue, filante, fusante, imbrications de membres rompus, mouvements fauchés lâchant prise, effort d'un bras multiple ratant sa division en trident. Un genre de tournée des enfants perdus qui se perd pour n'en rater aucun, chaque figure ou îlot de crève-cœur débouchant en enfilade sur les autres dans une accélération d'étreinte :

*Et j'ai gardé toute cette bataille faite par des enfants
 Dans les prunelles d'une femme qui me la redira
 Quand je traînerai dans les corridors d'une vie
 Mal employé
 À courir le déchirement.*

De colère et de haine

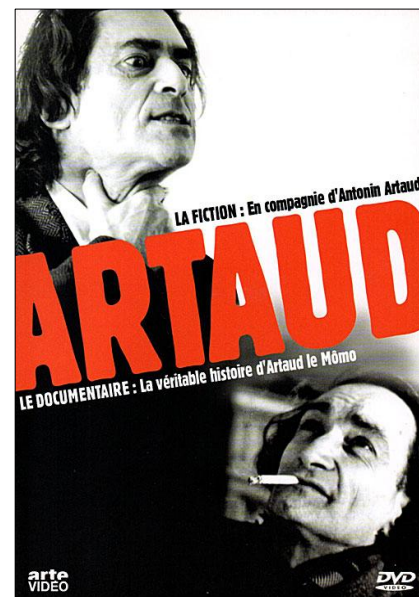
Jacques Prevel désespérait de faire publier ses poèmes. En quoi ses démarches, ses détresses, ses demandes, n'ont pas manqué d'alimenter les sarcasmes les plus vils. Et que pouvait-il faire d'autre Prevel, sinon jouer sa chance parmi des « rivaux » plus rusés ? Il butait sur des manœuvres qui ne lui allaient pas et qu'il ne pouvait esquiver. Il demandait et on ne lui donnait pas parce qu'il demandait, etc. Le plus grave, ce n'est pas la lâcheté et la mort à petit feu donnée par ceux qui lui barrèrent la route. Le plus grave, c'est le consortium malhonnête et le déni de force. Dans cette cour saturée d'ambiguïté saumâtre, et avec, en point d'orgue, deux lettres de Jean Paulhan accusant un prétendu « inachèvement » ou « manque de travail », Prevel fut

« On ne peut accepter la vie qu'à condition d'être grand, de se sentir à l'origine des phénomènes, tout au moins d'un certain nombre d'entre eux. Sans puissance d'expansion, sans une certaine domination sur les choses, la vie est indéfendable. »

Antonin Artaud.

*« CARNAGE informulé
 Qui pourrait nous prouver que nous étions venus
 Pour nous distraire avec les morts
 Et pour boire au poison pulmonaire du vitriol des flammes
 Dans le labyrinthe des latrines
 Et de la viscosité de la douleur incendiaire
 Nos membres peuplèrent l'espace et l'étendue fut traversée
 Par nos désirs et par la trahison de nos paroles haletantes
 Et maintenant que le temps se perd
 Il nous reste une ville peuplée de fantômes
 L'aurore boréale de l'hiver
 Et cette étreinte qui nous détruit. »*

Jacques Prevel, extrait du livre *EN COMPAGNIE D'ANTONIN ARTAUD* suivi de *POÈMES : POÈMES MORTELS, POÈMES POUR TOUTE MÉMOIRE, DE COLÈRE ET DE HAINE* et de *LES GRANDS SCARABÉES JOUEURS D'ÉCHECS* avec une *INTRODUCTION* à la nouvelle édition par Gérard Mordillat et Jérôme Prieur et une *AVANT-NOTE* par Bernard Noël aux [Éditions Flammarion](#).



Premier D.V.D. : *LA VÉRITABLE HISTOIRE D'ARTAUD LE MÔMO*, un documentaire de Gérard Mordillat et de Jérôme Prieur.

Deuxième D.V.D. : *EN COMPAGNIE D'ANTONIN ARTAUD*, une fiction de Gérard Mordillat et *JACQUES PREVEL, DE COLÈRE ET DE HAINE*, un documentaire de Gérard Mordillat et Jérôme Prieur chez [Arte Vidéo](#).

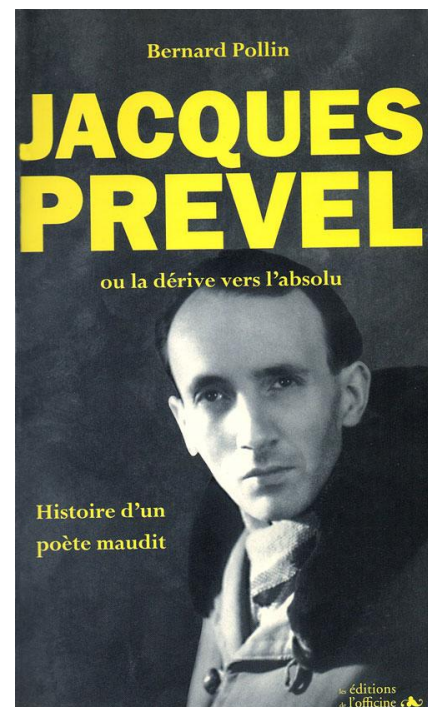
désigné, au pinacle de l'évincement arbitraire, dans le rôle du poète qui « ne passait pas ». Car ce ne sont pas les poèmes de Prevel qui ont été refusés, mais un certain défaut d'illusion dans les traits attendus d'une personnalité de poète. Il faut croire qu'une grande poésie, ça se refuse, comme une femme se refuse à un homme, sans avoir à donner ses raisons. Sinon que dans le cas de Prevel, la grandeur de ses poèmes ne pouvait être ignorée, elle ne pouvait être qu'interdite, choisie pour être masquée. C'est impardonnable et cela revient à dire : toi, et tu ne sauras pas pourquoi, car il n'y a pas de pourquoi, tu ne vivras pas, ou tu vivras étouffé. Il en faut un de temps de en temps et c'est toi. Voilà avec quelle dépêche fuyante et sournoise Prevel a dû, sous les yeux d'Artaud, vivre Paris.

Prevel eut l'élégance, infertile pour lui, de ne pas confondre poésie et numéro de charme, très peu disposé à en imposer en public, là où une virilité de la prestance et du raffinement sarcastique lui faisaient défaut. La blessure qui fait poésie a beau passer largement à travers la maille de l'enchère aux répliques, il manqua à Prevel cette brusquerie d'habitué qui tourne les têtes. Aux jours parisiens, Prevel n'avait pas la force de faire en plus de sa poésie, la mine du grand loup littéraire. Sa postérité le paie encore aujourd'hui. Juste battant et malheureux Prevel, de voir se prolonger l'indifférence butée qui musela sa poésie pourtant si dure au simple.

« Je ne connais du monde que la réalité des pierres pour les avoir reçues à toute volée sur la face. Je ne les ai pas rejetées après qu'elles retombèrent à mes pieds avec un bruit sans écho. Mais je les garde avec la terre qui leur servit d'empreinte. Je les garde comme une gangue arrachée après une lutte sans merci. Elles contiennent je le sais ma seule et véritable puissance. A travers leur opacité sanglante, le monde me fut révélé, et je n'aurais jamais reçu le don sans leur arête sur ma chair. »

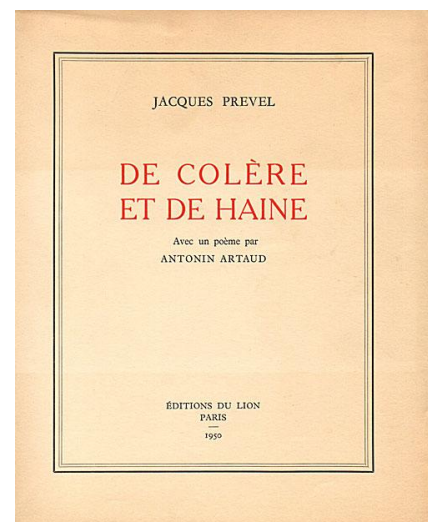
Extrait de « La réalité des pierres », poèmes en proses.

Nicolas Rozier



« Aucun terme autre que « poète maudit » ne saurait mieux qualifier Jacques Prevel (1915-1951), héritier de Rutebeuf, Villon, Baudelaire et Corbière. Comme eux, il a connu une existence chaotique, faite d'errance, de pauvreté et de maladie. Sa vie fut une folle recherche d'un absolu qu'il a tenté d'atteindre par l'écriture. Consumé par un feu intérieur et rongé par une tuberculose pulmonaire, il s'est éteint à trente-six ans, usé prématurément par les exigences qu'imposait une telle recherche. »

Bernard Pollin, extrait du Quatrième de couverture du livre *JACQUES PREVEL ou la dérive vers l'absolu / Histoire d'un poète maudit* avec en annexes : poèmes inédits, textes en prose inédits et documents aux **Éditions de l'officine**.





Portrait de JACQUES PREVEL par Nicolas Rozier (143 x 114) // LE TOMBEAU POUR LES RARES

(Éditions de Corlevour & Facebook)

***FIRE & FORGET / POÉSIE-TRACTS* : <http://blockhaus.editions.free.fr/>**

POUR CONTACTER *FIRE & FORGET / POÉSIE-TRACTS* : blockhaus.editions@free.fr

**FIRE & FORGET / POÉSIE - TRACT 4
À MÊME LE RITE DE LA DÉVORATION DU SOLEIL NOIR...**